

1ER MAI

En ce 1er mai qui n'apparaît pas être un "temps fort" de lutte, il pourrait être important de permettre aux libertaires tourangeaux de rendre visible ce mouvement, alors que bien souvent notre investissement syndical ne le permet pas.

C'est pourquoi AL37 appelle à la création d'un cortège libertaire unitaire pour cette manifestation, et apportera une banderole non siglée, chacune et chacun pouvant amener drapeaux divers et signes distinctifs.

Face aux reculs sociaux, aux mesures liberticides, à la montée actuelle du racisme et du fascisme en France et en Europe, nous considérons qu'il est important de réaffirmer notre combat pour une société de femmes et d'hommes libres et égaux, pour l'égalité économique et sociale, pour la libre circulation des individus, pour l'égalité des sexes et contre toutes les discriminations racistes, sexistes, homophobes,...

Aussi, nous vous invitons à venir nous rejoindre ce dimanche 1er mai, à 10h place Anatole France.

[POUR NOUS RETROUVER EN LIGNE : DES DOSSIERS, DES VIDEOS, DES EMISSIONS, DE LA MUSIQUE, ETC...](http://www.demainlegrandsoir.org)
<http://www.demainlegrandsoir.org>

Rédaction : Marianne Ménager, Eric Sionneau. **Assistance technique :** Jean-Michel Surget. **Diffusion :** Véronique Housset.

Illustration : <http://curieuxlycee.blogspot.com/2009/06/mai-68-la-bd.html>

Le canard est à votre disposition à Tours dans les bars suivants : au Buck Mulligan's, Serpent volant, Le Bergerac, Au Petit Soleil, Le Temps des rois, le Boatman (anciennement l'atelier BD), le Sherlock Homes, les Frères Berthom, le Mc Cool's, Le volume 7, le Black Hawk, la Cabane, Le Caméléon. **On le trouve aussi aux Studios.**

A Blois : Liber-Thés.

Vous pouvez nous écrire à « Demain Le Grand Soir » Radio Béton, 90, Maginot 37100 Tours ou sur demainlegrandsoir@gmail.com

N'hésitez pas, si vous avez des infos à faire passer à l'antenne.

Vous pouvez également recevoir le canard chez vous en nous envoyant une enveloppe timbrée libellée à vos noms et adresse, **nous soutenir en envoyant ou en déposant des ramettes de papier.**

Nous remercions : le groupe de Liaison des Anarcho-sindicalistes, le collectif contre la venue du Pape à Tours, SUD-PTT, le groupe Eugène Bizeau des Libres Penseurs de Touraine qui nous ont soutenus.

Imprimerie SUD PTT 36-37. Tirage : 600 exemplaires.

DEMAIN la chronique LE GRAND SOIR

MAI
2011
n 63

Supplément papier de l'émission diffusée tous les mercredis de 19h à 20h sur Radio Béton 93.6 et sur www.radiobeton.com.
Rediffusion tous les lundis de 10h à 11h.

Il y eut un silence qui s'étendit très loin, jusqu'au fond des ruelles boueuses. Le vent s'était arrêté de souffler. La misère du monde était au bout de son destin ».

Albert Camus « Les hommes oubliés de Dieu ».

68, ANNEE POETIQUE !



PLEIN LES POCHE'S !

Le MEDEF ne cesse de nous le seriner : si les patrons français sont à ce point si bien payés (au deuxième rang dans le monde après les patrons américains !), c'est qu'ils sont très bons, qu'ils ont plein de responsabilités, qu'ils créent de la richesse, qu'ils ont plein de mérite et qu'ils évitent au pays de sombrer dans le chômage généralisé.

Et pourtant, on a vu à l'œuvre le sens de la responsabilité de Carlos Ghosn (le patron de Renault Nissan) qui après avoir viré injustement 3 cadres supérieurs, fait machine arrière et pour se couvrir, licencie son bras droit, Patrick Pélata. Beau sens de la responsabilité ! Pour ce qui est de créer de la richesse, en dix ans, alors que leurs salaires étaient multipliés par 2, la capitalisation des groupes du CAC40 était divisée par 2 ! Belle façon de créer des richesses ! Quant à leurs «mérites», les guss qui dirigent les grandes entreprises françaises n'en ont guère puisqu'ils se retrouvent à ces postes grâce à leurs relais d'influences, leurs systèmes de cooptations et leurs carnets d'adresses. On est bien loin de «vertus mandarinales exceptionnelles».

Sans oublier qu'en France, un patron peut planter son entreprise et partir avec une «retraite-plancher» faramineuse, des stocks options incroyables et d'autres avantages en nature carrément gerbants. Ne parlons même pas des plans sociaux boursiers et des délocalisations...

Alors oui, avant que nous nous décidions enfin à les pendre à des réverbères, ils peuvent bien s'en aller au diable, ils ne nous manqueront pas !

ES

PRIMAIRES

Les mots coulent diaphanes, libres et déliés.

De la citadelle,

Ils me tombent dans le bras droit, descendent au poignet, traversent mon crayon

Jusqu'à la mine...

Encre vermillon,

Bleu de méthylène,

Toujours au soleil !

M.M

On est dans un périmètre de fouille. Allons-nous découvrir un morceau de la cape de St Martin ?

Bientôt ? Peut-être ? On allait tout découvrir, tout savoir, tout comprendre. On le dira aux gens, au peuple agglutiné au pied des ruines. On deviendra subitement des héros, des gens qui entrent dans l'Histoire et cela fera quantité d'histoires à raconter ! On deviendra beaux, pour toujours !

On avance. On marche sur des dalles poussiéreuses, plus ou moins déglinguées. Le couloir, car il s'agit d'un couloir, suit un léger dénivelé. Il va tout droit et on n'en distingue pas la fin. On s'enfonce un peu plus à chaque pas. La voûte est basse. Elle ne fait pas plus d'un mètre soixante et le couloir ne dépasse pas les un mètre de largeur. Cela fait bien dix minutes que l'on zone dans cet alambic et on continue de s'avancer dans les tréfonds de cette damnée terre. Il y en a qui commence de nouveau à s'impatisser, le keupon en particulier. Il commence à gueuler qu'il en a marre, qu'il n'y a rien à voir dans ce trou, qu'on s'inonde d'illusions. Cela résonne en plus. Je ferme mon clapet, histoire de ne pas compliquer les choses. Soudain, j'aperçois quelque chose, à environ une dizaine de mètres devant moi. C'est comme une bifurcation. Ce foutu couloir se scinde en deux. On s'approche, je m'approche. On y est presque quand survient la catastrophe, la tuile atroce, l'ignoble félonie. La lampe tombe en rade, ne répond plus, n'éclaire plus, ne vit plus.

Panique dans la troupe ! Des cris partout, les miens, ceux d'El loco, du chevelu, de Laurence et d'autres encore, inconnus. Yvan, par contre, je ne l'entends pas. Je comprends vite. Il ferme la marche avec l'unique lampe valide et s'éclaire tout seul... Ça se bouscule, ça remue, ça pousse.

On pousse ! On se retrouve précipités, comme lorsque qu'une cordée est soudainement emportée.

On roule ! Pendant sept, huit mètres ? On s'arrête de rouler. On se retrouve tous entassés, dans le noir et on commence à compter les bras, les jambes, les cheveux bientôt ! Nous étions combien ? Quatre, cinq, cinquante ? J'enlève une jambe, puis une seconde qui m'empêche de me remuer. Le nœud de vipères ! Chacun s'enlève et se récupère. On se reconstruit en silence. On essaie de se trouver debout. Enfin, à trois quart debout, à cause du plafond bas. Le monde n'a plus de sens. En avait-il un avant ? On veut bien se mouvoir, mais comme cela, à tête-tâtons, dans le noir, que faire ? Je tourne la tête dans tous les sens, des fois que me vienne une indication, même petite...

(la suite dans notre numéro 64)

ES

(Suite du numéro 62)

L'Yvan avait tout de suite trouvé l'idée poilante. M'étonne pas ! Para ! Tous des givrés ! Et puis voilà, c'était tout. On était dans la merde. Le colimaçon, tout là haut, tout bloqué, dégueulant de pierres. Et nous, dans les tréfonds. Et quand bien même, dehors, devaient s'entasser les flics, les pompiers, les agents EDF, la sécurité civile, les journaloux, monsieur le maire, sa dame et le préfet bien sûr ! Et les badauds ! Pas contents les badauds ; tout ce bruit ! Depuis l'affaire du palais de justice, l'étaient pas tendres les badauds ! Ils avaient l'explosion sensible les badauds !

Je me jette alors sur ces deux tristes sires, terroristes au rabais, pour voir si, des fois, ils n'avaient pas une petite dynamite oubliée dans leurs poches. On ne sait jamais avec de pareils abrutis !

Ouf ! Ils avaient visiblement largué toute leur poudre. Que faire maintenant ? Un calme relatif s'était installé. Attendre ? Attendre quoi ? La fin du monde ? Le changement de lune ? La fin des prisons ? Se reprendre, rapidement. J'demande aux autres mais z'ont rien de prévu, même les deux cons explosifs. Faut aviser pourtant ! On décide finalement de se séparer en deux groupes.

On a devant nous cinq salles encore, très exactement, des grandes, des hautes. Je pars avec El Loco et Laurence. Les autres se débrouillent de leur côté. Plus de fûts dans ces caves, ni de bouteilles. Que de la pierre. Presque des cachots... L'autre équipe ne semble rien trouver d'intéressant elle non plus. On est dans un beau cul de sac. On vient de faire choux blanc avec les trois premières salles. On désespère. Surtout que, visiblement, il n'y a pas plus bas. On est bien au fin fond ! Et puis, soudain, miracle pourrait-on dire. Au fond de la quatrième salle, quelques pierres entassées qui semblent condamner un passage plus étroit, vers on ne sait où mais, de toute façon, vers ailleurs ! L'aventure repart ! Cette fois-ci sans dynamite et avec de l'huile de coude. J'appelle les autres. J'aurai pu prendre la décision de les laisser là mais quand même... Et puis l'Yvan est très costaud. J'entends qu'ils arrivent. Il fallait qu'ils trouvent le coin où nous étions logés. Au travail que je leur dis ! Même le keupon trouve des forces pour déplacer quelques blocs. Nous éclairons Laurence et moi. Le chevelu mord la poussière, l'Yvan montre ses muscles, El loco est rapidement plié sous l'effort. Scène typique ! Une petit ouverture voit le jour.

Puis, elle se mue rapidement en trouée. On découvre alors d'autres murs, plus anciens, beaucoup plus anciens. Je réfléchis : on doit être sous la Tour Charlemagne, très en dessous...

On nous prépare psychologiquement au prix du litre d'essence à 2 euros... Et pourquoi pas 4, 10, 50 ... ?

Tant qu'on aura cette incroyable capacité à avaler des sornettes et des couleuvres, de pâles pastiches, des couardises et des élucubrations, on n'est pas sortis de « la berge » !

Solutions : rouler moins vite, limiter ses déplacements, avant tout, ne pas faire banquer l'état et les compagnies pétrolières et surtout, attacher et serrer sa ceinture ! Etre dociles, comme on le fait déjà pour les augmentations rocambolesques de gaz, d'électricité, de denrées alimentaires de premières nécessités... Continuer à se voiler la face avec des contrevérités jusqu'à la camisole politique !...

Tout augmente, sauf le pouvoir d'achat. Tant qu'on n'aura pas conscience que **nous** sommes le pouvoir, on peut rouler, au rabais, écorchés, avec une réduction sur la convivialité, l'union : faute de tunes, finies les petites invitations entre amis, écartées les bonnes bouffes qui chatouillent le palais, comme le parfum de « cet oubli divin », les mains et les idées échangées, les regards, les musiques qui délivrent. On accepte de tout enterrer, l'essentiel, le plaisir, les rêves, l'utopie, motrice des révolutions et de l'épanouissement.

Y'a qu'à voir : dans le métro, dans le bus, dans la rue : plus de « bécots sur les bancs publics », faute de contraventions, plus de sourires, pas de rires, même pas ceux des enfants, ceux qui nous font grimper au soleil, plus de bonbon... Partout, la gueule, partout autour de soi.

On étrangle nos sens, on les réduit à la bestialité : manger, dormir, reproduire... Se conformer, aux gorilles et aux grilles de l'état.

Innocent ? Pas sûr... On devient des automates, des clones, des répliques de 1984, Orwell dans toute sa splendeur, « *Les animaux de la ferme* », ta gueule...

Tant qu'on sera dans la négation de nos fondamentaux, tant qu'on n'affrontera pas, ensemble, de vive vue, en bonne entente, à bras le corps, en partageant la même soupe, **la vérité**, tout comme l'on fait courageusement et désespérément les peuples arables, on sera toujours dans le célèbre registre de Cambronne.

M.M